

de recherche du Groupe de Recherches sémio-linguistiques, de l'Institut de la Langue Française. EHESS - CNRS, Paris

F. Bastide

La démonstration

III, 28. 1981

DOCUMENTS DE RECHERCHE
du groupe de recherches sémio-linguistiques
de l'École des Hautes Etudes en Sciences Sociales
(U.R.L. 7 de l'Institut de la Langue Française, C.N.R.S.)

Direction : Algirdas J. Greimas
Rédaction : Eric Landowski

Les manuscrits sont reçus
10, rue Monsieur le Prince
75006 PARIS

Abonnement 1981 (10 numéros) : 60 francs
Groupe de recherches sémio-linguistiques
10, rue Monsieur le Prince
75006 PARIS

ISSN 0151-184X

Imprimé par l'Institut de la Langue Française
47, rue Mégevand - 25000 BESANÇON

Dépôt légal : 4^e trimestre 1981

D O C U M E N T S D E R E C H E R C H E

III, 28. 1981

La démonstration

Analyse de la structure actantielle du faire-croire

par

Françoise Bastide

Groupe de Recherches sémio-linguistiques
(U.R.L.7 de l'Institut de la Langue Française)
Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales
CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

Avant-propos

En 1862, du temps où les savants portaient la barbe, un savant se regarde dans son miroir. Sept ans plus tard, il raconte la scène, pour les Archives de physiologie. Mais entre temps, la scène intime est devenue expérience : elle fonde une "démonstration".

C'est ce qui nous vaut aujourd'hui, de la part de Françoise Bastide, une nouvelle exploration du discours des sciences expérimentales, suite à l'analyse du texte de Claude Bernard (Document numéro 7, 1979).

Mais entre temps, la sémiotique a commencé d'explorer de nouveaux domaines, notamment celui du voir et du croire ; elle s'est forgé de nouveaux concepts, plus adaptés, par exemple, à l'analyse du faire informatif (cf. la notion de "répondant") ; elle maîtrise mieux certains problèmes, ou commence à les reformuler (voir ici même tout ce qui a trait au cadrage spatio-temporel, évidemment à mettre en rapport avec les notions de focalisation, de perspective et même de pertinence).

Autant d'avancées sur le plan de la théorie, auxquelles l'analyse du texte qu'on va lire apporte son concours.

E.L.

La démonstration

Analyse de la structure actantielle du faire-croire

I. INTRODUCTION

Dans le cadre général d'une communication d'information, l'établissement d'une distinction entre faire savoir et faire croire est une question difficile : il paraît raisonnable d'éliminer d'emblée une solution qui consisterait à définir le "faire-croire" comme le "faire-savoir-d'un-énonciateur-qui-ment-ou-qui-se-trompe" ; comment, en effet, détecter le mensonge ou l'erreur de l'énonciateur sans une source extérieure d'information, ou, autrement dit, sans le recours à un référent externe ? De même, il paraîtrait également maladroit de renvoyer la question du côté de l'énonciataire, en décidant, par exemple, que relève du faire-savoir un discours où l'énonciataire reconnaît du "savoir" ; il ne pourrait en effet juger de l'adéquation de l'information reçue que si celle-ci était la réponse à une question, une réponse bien délimitée et qui lui soit connue par avance, ou qu'il lui serait aisé de vérifier par un autre moyen ; cette seconde solution pose donc, elle aussi, du côté de l'énonciataire cette fois, le problème d'un référent externe. Ces deux voies pour distinguer le faire-savoir du faire-croire ne sont en effet utilisables que lorsque la situation de communication entre l'énonciateur et l'énonciataire est englobée dans un récit mettant en place les espaces cognitifs partiels des interlocuteurs par rapport à un espace cognitif global définissant le vrai et le faux, le secret et le mensonge, récit qui sert de référent à la situation de communication. Toutefois, le problème de la distinction entre faire savoir et faire croire peut se poser au sémioticien dans l'analyse de discours ne comportant pas ce genre de discours englobant, soit que l'ensemble du discours puisse être pris comme communication d'un "message" de l'énonciateur à un énonciataire alors nécessairement hors texte, soit que, en bonne méthodologie, il exclue de son analyse des éléments de la situation de communication qui pourraient être donnés par d'autres auteurs, sociologues ou historiens. La distinction ne peut alors être fondée que sur la mise en évidence de différences dans le mode de "mise en discours", ou, autrement dit, de procédures d'énonciation spécifiques, aboutissant à des "effets de sens" de faire-savoir ou de faire-croire.

Un article scientifique constitue un tel discours sans récit englobant précisant la situation de communication ; toutefois, avant de tenter de décrire des "effets de sens" de faire-savoir et de faire-croire en analysant un article à titre d'exemple, il paraît nécessaire de délimiter quelque peu les champs du croire et du savoir dans ce domaine particulier. La description des controverses scientifiques par les sociologues (1) fournit les éléments de la situation de communication scientifique : production d'articles par un laboratoire, réception et utilisation par les autres laboratoires. Chaque article y est présenté comme un "coup" (au sens qu'a ce mot dans un jeu) et la réussite, ou l'échec, est mesurable par le nombre et la durée des citations d'un article dans les publications d'autres laboratoires. L'intérêt de l'information communiquée repose donc sur sa valeur d'usage, en termes sémiotiques. L'avantage d'une telle présentation du texte scientifique est de mettre l'accent sur le caractère persuasif de la publication, et d'éviter toute référence à la "vérité", qui, dans le domaine des sciences expérimentales, est chose très labile ; en effet, outre qu'on peut toujours s'attendre à ce qu'un résultat expérimental soit découvert ultérieurement comme résultant d'une fraude ou d'une erreur, un résultat n'est de toute façon "vrai" qu'en rapport avec le dispositif expérimental qui a servi à le mettre en évidence ; que le dispositif expérimental soit perfectionné et devienne plus puissant, ou qu'une nouvelle technique d'exploration soit découverte, et la représentation qu'on se fait d'une fonction biologique ou d'un phénomène physique s'en trouve modifiée. Depuis que la sonde "Voyager II" est passée près de Saturne, les observations faites depuis la terre sur les anneaux de cette planète sont devenues sans intérêt, bien qu'elles ne soient pas "fausses" pour autant ; elles ne constituent pas une alternative valable aux images envoyées par Voyager. Nous définirons donc comme savoir (sur Saturne) les informations envoyées par la sonde spatiale, non qu'elles soient le dernier mot de la science à ce sujet, mais parce qu'elles ne sont pas controversées, car personne n'a pour l'instant les moyens de fournir des images différentes qui remettraient en question celles-ci. Ces images sont un "coup" réussi ; par contre, on peut déjà remarquer des controverses en ce qui concerne la façon d'expliquer les intervalles entre anneaux : plusieurs solutions sont proposées, et nous admettrons que celui qui fait un choix entre ces solutions exerce un "croire".

L'exemple choisi pourrait donner à penser que ce qui résulte de l'observation se trouvera systématiquement défini comme "savoir", tandis que ce qui

(1) B. Latour et S. Woolgar, Laboratory Life : The Social Construction of Scientific Facts, Londres, Sage, 1979.

relève de l'explication (ou de l'interprétation) de l'observation sera du "croire". Bien que ce soit assez souvent le cas dans les textes scientifiques, où l'interprétation est présentée plus prudemment que le "fait brut" résultant de l'expérience, la distinction ainsi introduite entre savoir et croire n'est pas pertinente : il y a des articles présentant leur interprétation des faits comme la seule possible ; une interprétation présentée initialement en alternative avec une autre peut devenir un "fait" dans des articles ultérieurs, et une observation peut être mise en doute comme "mauvaise interprétation". Cela provient du fait que l'observation est toujours assistée par un dispositif qui sélectionne ce que l'observateur désire voir, et qui peut introduire ses propres distorsions : deux observateurs peuvent ne pas "voir" la même chose si leurs conditions expérimentales diffèrent. Même quand l'observation est directe et que l'instrument utilisé est tout simplement l'œil de l'observateur, comme c'est le cas dans le texte que nous avons choisi à dessein comme exemple, la question de la "bonne" observation est posée – ce qui en présume une "mauvaise" qu'on peut prendre pour bonne – et l'œil n'est pas traité autrement qu'un instrument, source éventuelle de méconnaissance. "Bonne" et "mauvaise" observations sont donc à mettre en relation avec la confiance que met l'expérimentateur dans les dispositifs, ou les conditions qu'il utilise pour obtenir de l'observable.

Il faut bien remarquer toutefois que l'utilisation des travaux de sociologie dans une aire culturelle particulière, et qui nous a conduit à distinguer savoir et croire sur la base du critère de l'absence ou de la présence d'une controverse, a des conséquences directes sur la manière dont les "effets de sens" de faire-savoir et faire-croire seront identifiés dans les articles scientifiques : la dimension syntagmatique sera nécessairement privilégiée par suite d'une attention particulière portée aux anti-programmes et aux anti-sujets qui paraissent propres à traduire, à l'intérieur du discours, la présence ou l'absence d'une situation polémique (désignée comme "controverse" à l'extérieur). C'est aussi la limitation de notre propos, qui exclut une analyse des modalités éventuellement impliquées dans le savoir et le croire, et qui traite en outre fort sommairement du problème de la confiance (1) mise par le "croyant" dans celui qui fait croire ; cette seconde limitation est due à la nature particulière du type de corpus que nous analysons depuis plusieurs années, corpus constitué de textes de "démonstration".

En effet, un article de "démonstration", en sciences expérimentales, est essentiellement "mise en évidence" de propriétés ou de phénomènes auparavant

(1) Cf. E. Landowski, "Sincérité, confiance et intersubjectivité", à paraître in H. Parret éd., Epistémologie et sémiotique de la croyance.

non vus, qu'ils soient "invisibles" sans l'artifice d'une expérience particulière, ou qu'ils n'aient pas encore été "découverts" (ou rendus "clairs") faute d'une technique appropriée. La description de ce qui est rendu ainsi expérimentalement observable est inscrite dans le texte, ainsi que les conditions de l'observation ; en conséquence, le résultat, et les moyens de le produire sont tous deux mis à la disposition du lecteur, qui peut ainsi refaire par la pensée la démarche expérimentale. Si on exclut a priori un doute qui porterait sur le fait que la description est truquée ou inventée de toutes pièces - c'est-à-dire un soupçon de fraude -, il n'en reste pas moins un doute possible quant à la compétence de l'auteur à éviter les erreurs ; le problème de la confiance du lecteur se réduit donc à une évaluation de la capacité de l'auteur à sélectionner, à chaque étape de son parcours de démonstration, un objet significatif par rapport à un "bruit de fond" sans signification, évaluation à laquelle il peut procéder tout en lisant, puisque l'ensemble de l'information nécessaire lui est en principe "montrée". Toutefois, on peut remarquer que, en ce qui concerne les articles scientifiques actuels, où la technologie est très spécialisée, plus le lecteur est éloigné du domaine de recherche de l'auteur, moins sa confiance (ou sa méfiance) dans les capacités sélectives de l'auteur peut être justifiée par une évaluation fondée sur sa propre expérience de recherche. Or le choix d'une instrumentation appropriée peut être capital pour la crédibilité d'un résultat. Si le bon sens est la chose du monde la mieux partagée, et si, donc, une argumentation incomplète ou fautive se détecte aisément, il n'en est pas de même en ce qui concerne la connaissance des possibilités et des insuffisances de telle ou telle technique, qui est restreinte au petit cercle de ses utilisateurs confirmés ; dire que l'on a utilisé la méthode ou l'appareil de M. X ne fait que déplacer le problème : il y a là un "faire-savoir" (c'est-à-dire, selon notre définition, un objet de connaissance proposé sans alternative) qui n'est effectivement un faire-savoir que pour ceux qui savent déjà. Pour les autres, considérer l'information donnée comme un faire-savoir relève de la confiance qu'ils mettent dans l'auteur, ou dans les autorités qu'il convoque en référence. On voit donc qu'il est, dans ce domaine, extrêmement difficile de distinguer un "savoir" (ou un "croire") rationnel - en ce sens qu'il peut être justifié effectivement - d'un "savoir" (ou d'un "croire") irrationnel, en ce sens qu'il serait fondé sur la confiance dans une personne : en effet, faire confiance à une personne comporte toujours un risque, puisque la confiance est fondée sur l'évaluation des actions passées, non de l'action présente, qui précisément est dénuée de référent externe : un scientifique, même réputé (ce qui signifie que ses articles antérieurs ont été utilisés avec succès, et ses résultats confirmés par d'autres), peut toujours, pour une fois, s'être trompé. Même dans le cas des appareils, on pourrait dire qu'il subsiste une certaine part

d'irrationnel dans la confiance que le chercheur met en eux : en effet, la confiance paraît justifiée quand on demande à un appareil de refaire une chose pour laquelle sa compétence a été de nombreuses fois testée, mais il reste le "hasard" d'une circonstance particulière... et, de plus, le propre d'une démonstration n'est-il pas de faire voir "du neuf", et donc, peu ou prou, d'utiliser une technique en dehors, ou à la marge de ses possibilités déjà connues ?

En conséquence du fait même que le corpus est constitué de "démonstrations" en sciences expérimentales, on peut prévoir que ce qui est présenté sans alternative, comme un faire-savoir, portera sur le domaine matériel de ce qui a été fait et du résultat observé, tandis que le faire-croire concernera la compétence de l'auteur dans la réalisation de l'expérience et dans la relation qu'il en fait, dans la mesure où il exerce son esprit critique sur son propre faire et propose en alternative une possibilité d'erreur qu'il s'emploie tout aussitôt à réduire.

Le texte (1) que nous avons choisi comme illustration de la démonstration est dû à un physiologiste du siècle dernier ; plus encore que le style vieilli (le "Je" est constamment employé au lieu des tournures passives devenues d'usage sous l'influence des articles anglo-saxons, même quand la rédaction est faite en français), le peu d'actualité du problème considéré en ferait un article inacceptable par un périodique scientifique actuel. Cependant, un scientifique lit ce petit texte avec grand plaisir et trouve la démonstration parfaitement rigoureuse, même si la futilité du sujet lui fait considérer ce morceau un peu comme un pastiche du genre scientifique. Nous-même l'avons sélectionné car il ne comporte aucun appareillage compliqué : la justification de la technique expérimentale mise en œuvre peut très bien être évaluée par un non-spécialiste. Cela nous donne un accès direct au caractère persuasif de cette partie technique d'un texte de démonstration, qui, dans un texte plus récent, pourrait simplement apparaître comme une énumération non argumentée des opérations successives.

II. LA PERFORMANCE REALISEE

II.1. Segmentation globale

Commencer l'analyse d'un texte par la segmentation présuppose que la "manifestation" présente certaines articulations repérables qui peuvent être ou

(1) M. Brown-Séguard, "Expériences démontrant que les poils peuvent passer rapidement du noir au blanc, chez l'homme", Archives de physiologie normale et pathologique, 1869, t. 2, pp. 442-443.

I

EXPÉRIENCES DÉMONTRANT QUE LES POILS PEUVENT PASSER RAPIDEMENT
DU NOIR AU BLANC, CHEZ L'HOMME

Par M. BROWN-SÉQUARD

- 1 C'est encore une question de savoir si les cheveux et la barbe peuvent, ainsi que beaucoup de faits semblent pourtant le montrer, changer de couleur très-rapidement. On a même affirmé que le passage du noir au blanc a eu lieu, pour une partie plus ou moins considérable de la chevelure ou de la barbe, d'une manière presque soudaine.
- 2 Je ne veux pas discuter la question de savoir quelle foi on peut attacher à ces assertions, qui, pour la plupart, viennent de personnes n'ayant aucune autorité scientifique¹. Je me propose seulement de rapporter quelques expériences qui ne laissent aucun doute à l'égard de la possibilité d'un changement très-rapide dans la couleur des poils de la barbe humaine.
- 3 Au mois d'août 1862, je commençai à observer l'apparition de quelques poils blancs dans la partie antérieure de ma barbe au milieu des deux jours. La partie postérieure était déjà, depuis plusieurs années, parsemée de poils blancs, mais, jusqu'à l'époque que je viens de désigner, il n'en avait pas été ainsi de la moitié antérieure de la barbe couvrant les joues. En me réveillant, un matin, je trouvai quelques poils blancs dans cette partie antérieure où je n'en avais pas vu jusqu'alors. J'eus alors l'idée d'extirper tous ces derniers poils (qui n'étaient qu'au nombre de cinq d'un côté et sept de l'autre), et de m'assurer si d'autres semblables se montreraient bientôt. Je n'eus pas longtemps à attendre : au milieu des poils noirs ou brun foncé dans toute leur longueur, et de quelques autres blancs seulement au voisinage de leur racine, sur cette partie de mes joues, je trouvai, deux jours après celui de l'arrachement, trois poils blancs dans toute leur longueur, à droite et deux à gauche.
- 4 Le résultat de l'expérience n'était pas douteux : cependant pour être encore plus sûr, que j'avais bien observé, je répétai l'expérience à plusieurs reprises pendant cinq ou six semaines, et, après chaque extirpation, j'eus l'occasion, après un nombre de jours variant de deux à cinq, de voir des poils noirs devenus blancs dans toute leur longueur. J'ai à peine besoin de dire qu'en même temps, nombre de poils commençaient à blanchir au voisinage de leur racine.
- 5 J'étais alors dans mon état ordinaire de santé et je n'étais sous l'influence d'aucune cause morale extraordinaire. Ainsi, sans cause appréciable autre que celle qui, à un certain âge, fait blanchir la barbe, il y a eu, chez moi, un changement de couleur très-rapide, du noir au blanc, pour un nombre assez considérable de poils. Autant que j'ai pu le constater, ce changement s'est fait, dans tous les cas, pendant la nuit. Je n'ai pas fait l'examen microscopique des poils blanchis.
- 6 Ces expériences mettent hors de doute la possibilité d'une transformation très-rapide (probablement en moins d'une nuit), de poils noirs en poils blancs.

¹ Je renverrai ceux qui voudraient connaître l'état de la science, à ce sujet, au savant travail de mon ami Charcot, publié, en 1861, dans la *Gazette hebdomadaire de médecine*, etc., vol. VIII, p. 445.

non isomorphes d'articulations situées soit au plan de l'expression (forme de l'expression), soit au plan du contenu (forme du contenu). Le texte manifesté, en particulier, affiche souvent un dispositif du temps des verbes, des indices de temps, de lieu et de déplacement des acteurs qui correspondent à l'organisation séquentielle des unités au niveau discursif du plan du contenu. De même, mais nous verrons que ce n'est pas le cas dans ce texte, la succession des paragraphes au plan de l'expression peut correspondre à une relation d'ordre chronologique.

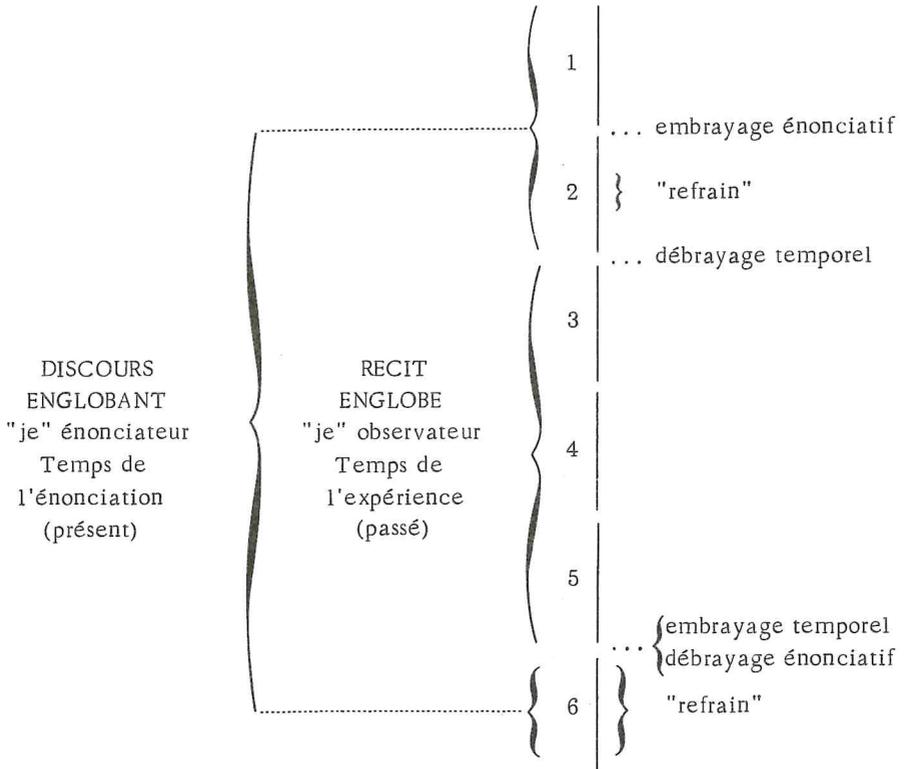
Dans le texte de M. Brown-Séguard, on peut remarquer tout d'abord la différence dans le temps des verbes entre les paragraphes 1, 2 et 6 d'une part, et la partie médiane (paragraphes 3, 4 et 5) d'autre part. Alors que, dans le second paragraphe, le "je" représentant l'instance de l'énonciation s'exprime au présent, moment de la rédaction de l'article, au début du paragraphe 3, le "je" commence une narration au passé ; le passage est opéré par un débrayage temporel, qui transforme le "je" en narrateur de ses aventures de l'été 1862, utilisant les temps verbaux usuels du récit. Le débrayage cesse au paragraphe 6, par un retour au présent, mais le sujet du verbe est non plus "je", mais "ces expériences". La situation est donc analogue à celle du paragraphe 1, qui est au présent, mais rapporte les dire de sujets non définis, ou désignés par un "on" : c'est une situation de débrayage énonciatif, qui encadre celle des paragraphes 2, 3, 4 et 5, après l'embrayage énonciatif du début du paragraphe 2 (apparition du "je").

La partie médiane, constituée des paragraphes 3, 4 et 5, peut être considérée comme un récit englobé, raconté au passé (temps de l'expérience) tandis que le discours englobant, au présent (temps de l'énonciation), comporte une sous-articulation : les paragraphes 1 et 6 diffèrent du paragraphe 2 parce que ce dernier est explicitement pris en charge par un "je", figure manifestée dans le texte du sujet de l'énonciation ("Je ne veux pas discuter ... Je me propose seulement de rapporter..."). Nous privilégions l'articulation entre le récit englobé et le discours englobant (paragraphes 3, 4 et 5 vs paragraphes 1, 2 et 6) par rapport à la distinction entre les paragraphes 1 et 6 d'une part et le paragraphe 2 de l'autre, parce qu'on trouve au paragraphe 2 et au paragraphe 6 (qui marquent les limites entre récit englobé et discours englobant) deux formulations presque identiques, qui forment comme un refrain (1) : "quelques expériences

(1) Cf. l'analyse d'une séquence intercalée, limitée par la réitération d'un même lexème prédicatif, dans A.J. Greimas, Maupassant. La sémiotique du texte, Paris, Seuil, 1976, pp. 40-42.

qui ne laissent aucun doute à l'égard de la possibilité..." (§ 2), "Ces expériences mettent hors de doute la possibilité..." (§ 6).

Segmentation globale



II. 2. L'objet en circulation

Le refrain que nous avons mis en évidence (les expériences et l'absence de doute qui en résulte concernant la possibilité d'un changement "très-rapide" dans la couleur des poils) peut, en plus de son usage pour la segmentation, servir à caractériser l'objet cognitif qui circule dans le discours comme le titre même de l'article. C'est une "démonstration", mais pas du type de celles qu'on trouve dans les textes de mathématiques (déductions selon certaines règles à partir

d'un certain nombre de conditions initiales posées arbitrairement : soit x...). Si la certitude est identique, elle repose ici sur l'expérience, qui apparaît comme objet modal d'un /faire-voir/. En première approximation, on pourrait dire que ce qu'il s'agit de faire voir, c'est un aspect du "monde naturel" sous la forme d'une image ; mais "image" peut faire penser à une photographie, qui est susceptible de garder la mémoire d'un événement à travers le temps, ou d'être déplacée d'un endroit à un autre ; induire ce sens dès le début serait maladroit, car ce problème de la "mémoire" devra être étudié tout particulièrement ; nous parlerons plutôt de représentation qui, si ce terme est pris dans son sens théâtral, exprime bien la présence dans le même temps et le même lieu de ceux qui voient et de ceux qui sont vus, et peut signifier également l'"image-mémoire" que nous venons d'évoquer. Le mot de représentation paraît en outre plus propre à désigner un phénomène du monde naturel, dans son déroulement. C'est bien d'un objet cognitif de ce genre qu'il s'agit dans notre texte : une transformation de la couleur des poils, un blanchissement.

Le "monde naturel" peut être dit contenir bien des aspects et phénomènes différents qui pourraient être "représentés" (scientifiquement ou non). C'est en soi un problème, qu'on peut tenter d'approcher par la notion de focalisation (1). Dans notre texte, la sélection de la question à étudier est faite de façon particulièrement abrupte ; cela paraît une caractéristique des textes écrits pour un public de spécialistes par rapport aux textes de vulgarisation sur les mêmes sujets : ces derniers, par un effet de "zoom", commencent par présenter de vastes problématiques, puis, par élimination progressive, en arrivent à la question résolue par les expériences rapportées. Il s'agit bien évidemment d'attirer progressivement l'attention du lecteur sur un détail qui sans cela aurait pu paraître indigne d'intérêt. Faut-il déduire de la soudaineté avec laquelle notre texte introduit le vif du sujet qu'aucun détail ne saurait être négligé dans la représentation "scientifique" du monde naturel ? Encore faudrait-il préciser ce qu'est un "détail" : il y a là un problème de délimitation d'une unité pertinente dans du continu. La nécessité de procéder à un découpage apparaît clairement dans le cas d'une peinture (domaine auquel la métaphore du "détail" est empruntée) car il n'y a pas, dans le cas d'un tel discours non-verbal, d'unités préétablies (comme le sont le mot ou la phrase dans le discours verbal) ; cette nécessité existe aussi pour un objet du monde naturel, et surtout pour un phénomène dont

(1) A. J. Greimas, J. Courtés, Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage, Paris, Hachette, 1979 (article "focalisation", p. 150).

les limites doivent être fixées afin de l'isoler dans le continuum de "tout ce qui arrive". On peut trouver un exemple de ce processus de délimitation dans le texte de Brown-Séguard : le découpage de la "question" (de savoir si les cheveux et la barbe peuvent changer de couleur très rapidement, § 1) aurait pu prendre en considération le blanchissement de la barbe comme un phénomène global au lieu de descendre au niveau du poil, pris comme unité, et d'étudier le changement de couleur poil par poil. Alternativement, le phénomène aurait pu être analysé de façon plus fine, en étudiant le phénomène de l'arrêt de production de couleur dans les cellules de la racine du poil (l'examen microscopique du § 5) ; de même, en ce qui concerne la durée de la transformation d'un poil noir en poil blanc, on a peut-être été sensible à la diversité des qualifications : "rapidement" (titre), "d'une manière presque soudaine" (§ 1), "très-rapide" (§ 2, 5 et 6) ; si on tient compte de la précision du § 6 : "probablement en moins d'une nuit", et de l'indication du § 3 : "en me réveillant un matin", on en déduit que les observations étaient faites soir et matin ; les observations auraient pu être plus espacées (il ne se passe quelque chose que tous les deux à cinq jours) ou, au contraire, plus rapprochées (en utilisant un réveil, plusieurs fois par nuit !) ; la fréquence d'observation choisie constitue un exemple particulièrement clair de découpage arbitraire d'une unité de temps dans le continu du déroulement temporel, un cadrage temporel du phénomène. Or, on peut remarquer que ce cadrage ne correspond pas à ce que nous serions tentés d'appeler "le détail", qui serait la durée précise du changement de couleur du poil ; cependant, le cadrage choisi satisfait apparemment l'auteur de l'article : il ne s'agissait pas pour lui d'établir cette durée, mais simplement de démontrer l'existence d'un phénomène de changement de couleur du poil sur toute sa longueur (point de départ pour d'éventuelles recherches ultérieures) en le différenciant par un cadrage temporel approprié d'un mécanisme "lent", impliquant la croissance du poil, et qui se traduit également par le blanchissement de la barbe, cette fois prise globalement.

L'objet cognitif que transmet le texte scientifique de démonstration, que nous proposons de dénommer "représentation" (objet représentation), n'est donc pas un élément du monde, apparaissant tout "naturellement" isolé à l'observateur, mais un objet construit par focalisation : le cadrage ainsi obtenu ne doit pas être considéré dans une acception purement spatiale : il inclut aussi, comme nous l'avons vu, la sélection des "acteurs en scène" et les limites temporelles de l'action ; de ce point de vue aussi, le mot de "représentation" nous a paru suggestif, puisqu'il ne dissocie pas la "scène" comme cadre de la "scène" qui s'y joue, pour laquelle on peut rappeler la définition donnée par le théâtre classique : unité de temps, de lieu et d'action.

II.3. Programmes narratifs de circulation de l'objet

En première lecture, la structure actantielle du texte est difficile à démêler car le "Je" y tient tous les rôles : il raconte, il observe ; ses instruments sont ses propres mains et ses yeux ; et il est à lui-même son propre terrain d'observation. On aurait même pu penser qu'il tenait aussi le rôle d'objet (c'est sa propre représentation qu'il observe et décrit), si nous n'avions caractérisé, dans le point 2, cet objet comme la représentation d'un phénomène naturel, dont la barbe de l'auteur n'est que le cadre.

La stratégie qui sera mise en œuvre pour éclaircir la structure actantielle consiste à explorer la structure du texte à l'aide de différents modèles de complexité croissante ; comme ces modèles comportent un dispositif actantiel assurant la circulation d'un objet, ils peuvent être utilisés pour distinguer différents rôles, même si ces derniers sont tenus syncrétiquement par le même acteur ; ils peuvent par ailleurs permettre l'attribution d'un rôle à certains éléments du discours, qui, sans cela, n'apparaîtraient pas comme acteurs, soit parce que le discours ne les manifeste pas explicitement, soit parce qu'il leur manque un certain caractère anthropomorphe habituellement associé à l'idée d'"acteur".

Le modèle le plus simple est le programme narratif, comportant trois actants, utilisé pour décrire les transformations d'état au niveau relativement abstrait du sémio-narratif (on sait que tous les niveaux, du plus abstrait - logico-sémantique - au plus figuratif - discursif - peuvent être textualisés, ce qui justifie la tentative d'utiliser le programme narratif pour décrire le texte manifesté). La formulation proposée (1) pour le programme narratif est la suivante :

$$F \quad [\text{Sop} \rightarrow (S \text{ n } O)] ,$$

où les actants sont : O, l'objet ; S, le sujet d'état ; et Sop, le sujet opérateur qui effectue la transformation de l'état de S. Une des manifestations possibles du programme narratif est celle de l'acquisition d'objet, dans laquelle le sujet opérateur et le sujet d'état sont représentés par le même acteur, successivement disjoint et conjoint à l'objet.

On peut admettre, bien que l'acteur "je", qui remplirait la fonction des deux actants S et Sop, n'y figure pas explicitement, que le paragraphe 6 est la manifestation d'un tel programme d'acquisition, puisque l'acteur implicite qui aurait des doutes ("ces expériences mettent hors de doute...") se trouve conjoint à l'objet que nous avons dénommé représentation ; il a "vu", grâce aux

(1) A.J. Greimas, J. Courtés, op. cit., article "programme narratif", p. 297.

expériences, le phénomène de "transformation très-rapide de poils noirs en poils blancs". Par présupposition, le récit englobé décrirait alors l'acquisition, par le sujet opérateur, de la modalité actualisante du /pouvoir faire/ ("voir" la représentation), et la première partie du discours englobant (§ 1 et 2) l'acquisition de la modalité virtualisante du /vouloir faire/. Conformément à cette prévision, on trouve dans le paragraphe 1 la "question", qui est une figure habituelle de l'absence de l'objet et du désir de remédier à cet état dysphorique (manque) chaque fois que l'objet est d'ordre cognitif (un "manque" de savoir). Discours englobant et récit englobé s'articulent donc comme une séquence de recherche : la quête réussie d'un objet susceptible de combler un manque. Il est néanmoins surprenant que l'acquisition du /pouvoir faire/ ("au mois d'août 1862") précède chronologiquement le manque (la question) qui est rapporté au présent.

Alternativement, la phrase du paragraphe 2, qui introduit la première occurrence du "refrain" : "Je me propose seulement de rapporter quelques expériences...", suggère l'utilisation d'une autre manifestation du programme narratif, celle de l'attribution. Dans celle-ci, sujet opérateur et sujet d'état correspondent à des acteurs différents ; dans le cas de la phrase citée du § 2, le sujet opérateur est, bien entendu, le "je", mais le sujet d'état de l'attribution, celui auquel sont rapportées "quelques expériences qui ne laissent aucun doute..." est à rétablir, puisqu'il n'est pas manifesté ; c'est l'actant collectif "lecteurs" du texte même que nous étudions. La phrase "je me propose seulement de rapporter..." est, manifestée dans le discours, la modalité virtualisante du sujet opérateur qui répond à la "question" en énonçant son texte. La "question" reflète alors l'état dysphorique du "lecteur" avant l'attribution de l'objet représentation.

Dans les deux utilisations que nous venons de faire du programme narratif, le récit englobé garde la même fonction d'acquisition de la modalité actualisante par le sujet opérateur, alors que les faire sont différents : il s'agit dans un cas de se conjoindre à la représentation (acquisition) tandis qu'il s'agit dans l'autre d'y conjoindre un autre acteur (attribution). Toutefois, il est bien compréhensible que la compétence d'un sujet opérateur à énoncer la représentation d'un phénomène naturel pour un autre sujet passe par une acquisition préalable de cet objet pour son propre compte ; mais on devrait s'attendre alors à ce que le récit englobé contienne, avant la description du /pouvoir faire/ (qui est, on peut le remarquer en passant, une compétence à construire l'objet à acquérir, plutôt qu'une compétence à l'obtenir d'un autre sujet), une description de l'état dysphorique du sujet opérateur (son propre manque, ou sa question) et, après elle, la description de son état euphorique de conjonction, puisqu'il a résolu la question pour lui-même en 1862. La phénomène d'englobement que nous avons

mis en évidence dans l'étude de la segmentation du texte résulte de la superposition de deux programmes narratifs, l'un d'acquisition (récit englobé), l'autre d'attribution (discours englobant) ; toutefois, l'incertitude que maintient le discours englobant sur l'identité du sujet d'état, qui peut être M. Brown-Séguard aussi bien que le lecteur, permet au récit englobé de faire l'économie de l'énoncé de la motivation des expériences et de leur résultat, la réussite de la démonstration. La conséquence de cette économie, qui paraît contingente, est néanmoins assez remarquable : c'est une occultation de l'objet transmis par le discours (la représentation du phénomène) au profit de la compétence à construire cet objet : cette compétence, sous la forme d'une description de la démarche expérimentale, semble seule communiquée par l'auteur au lecteur, tandis que la certitude que l'auteur retire de ses expériences disparaît au profit d'une "évidence" que le lecteur ne peut pas ne pas partager avec l'auteur ; puisque l'évidence va sans dire, le texte, en effet, ne la dit pas, mais se borne, pour conclure (§ 6), à affirmer que "ces expériences mettent hors de doute", pour un sujet indéterminé, l'existence d'un phénomène ainsi "montré". On pourrait dire, en filant la métaphore de la "représentation", que le lecteur peut, tout en lisant, reconstituer la représentation pour la voir en pensée : la scène créée par la nature (que l'on pourrait intituler "blanchissement très rapide des poils") ne lui est-elle pas décrite, ainsi que l'activité du "metteur en scène" (établissement du cadrage spatio-temporel et choix des interprètes) ?

II.4. Schéma narratif de circulation de l'objet

Pour rendre compte de la curieuse organisation temporelle du texte, il est nécessaire de faire appel aux structures discursives : c'est en effet au niveau de la syntaxe discursive que les phénomènes d'actorialisation, de temporalisation et de spatialisation sont décrits. Le programme narratif fait place au schéma narratif comme modèle ; la structure actantielle de ce dernier, héritée de l'analyse d'un corpus ethno-littéraire, peut être représentée sous la forme simplifiée qui suit :



Dans ce schéma, le programme narratif d'attribution, dans lequel le sujet d'état prend la dénomination de Destinataire, est précédé de la conjonction du sujet avec ce même objet, pris (ou repris) à un anti-sujet (non-indiqué sur le schéma), au cours d'un programme d'acquisition. Il y a donc place pour un délai entre l'acquisition de l'objet par le sujet, et son attribution au Destinataire ; nous avons

observé un tel délai dans notre texte, où les expériences remontent à l'année 1862, tandis que le texte est publié en 1869. Ce schéma contient en outre un nouveau rôle actantiel, celui du Destinateur, qui manipule le sujet en vue de l'accomplissement des programmes (manipuler est à prendre au sens non péjoratif de faire faire, ou faire accepter, par contrat, un programme virtuel destiné à combler le manque du Destinataire). Après l'accomplissement, ce même Destinateur, parfois appelé alors Destinateur juge pour distinguer sa fonction de celle du Destinateur manipulateur, sanctionne la conformité des faire du sujet qu'il a initialement délégué (1). On peut résumer le déroulement d'un récit en trois étapes :

manipulation - action - sanction,

où "action" représente globalement l'acquisition de l'objet par le sujet et son attribution au Destinataire, "manipulation" et "sanction" représentant les deux étapes où le Destinateur intervient sur le sujet.

A l'étape de manipulation (selon un récit canonique), le Destinateur envoie le sujet dans un lieu étranger pour y accomplir sa performance, par exemple vaincre un anti-sujet en possession de l'objet qui comblerait le manque du Destinataire, et s'emparer de cet objet ; le sujet revient ensuite au lieu familier (du Destinateur) pour donner l'objet au Destinataire et recevoir la sanction du Destinateur (2).

Dans notre texte, on a bien l'indice d'un déplacement du sujet, mais ce déplacement s'effectue, si l'on peut dire, dans le temps. Toutefois, si l'on regarde de plus près, un espace de la performance est aussi défini : c'est "la moitié antérieure de la barbe couvrant les joues" (§ 3). Ce déplacement du sujet peut être considéré comme un programme d'usage, une condition nécessaire à l'accomplissement de la performance (pour vaincre l'anti-sujet, il faut le rencontrer !) ; à ce titre, un tel déplacement fait partie de la compétence du sujet : on pourrait l'appeler compétence spatio-temporelle (3). Exprimée en termes de

(1) A.J. Greimas, J. Courtés, op. cit., article "Destinateur/Destinataire", p. 94.

(2) A.J. Greimas, J. Courtés, op. cit., article "localisation spatio-temporelle", p. 216.

(3) Cf. les remarques analogues d'E. Landowski sur la quête de la "bonne distance" dans un texte de sciences sociales : "Du politique au politologique. Analyse

compétence à "voir", elle signifie que le sujet se trouve dans le lieu et le moment adéquat pour assister à la "représentation". On peut rencontrer dans les textes scientifiques diverses figures de cette compétence : déplacement sur le terrain, le lieu où "ça se passe", production en laboratoire des conditions de manifestation du phénomène (procédure analogue à la reconstitution du crime dans une enquête policière). Dans le texte de M. Brown-Séquard, la coïncidence de l'observateur et du phénomène ne pose pas de problèmes puisque celui-ci se produit dans un lieu qui fait partie de la personne de l'observateur, qui se regarde dans un miroir ; en revanche la coïncidence dans le temps ne peut pas, en ce cas, être assurée à n'importe quelle époque : c'est à un certain âge que la barbe blanchit... et ce moment favorable se rencontre au mois d'août 1862. Le début du paragraphe 3 n'est donc pas simple bavardage, ou effet de référentialisation destiné à ancrer dans le "réel" la description des expériences ; il manifeste soigneusement, au contraire, cette compétence nécessaire à l'observation, qui consiste en la coïncidence du sujet et d'un espace-temps (la moitié antérieure des joues au mois d'août 1862) où le processus de blanchissement commence, et où la manifestation du phénomène est en même temps très probable, puisqu'il est déjà bien avancé dans la partie postérieure de la barbe (nous reviendrons sur l'importance du commencement comme moment propice à la démonstration).

La performance d'observation du blanchissement soudain des poils est-elle réussie ? Il semble que non, car, ainsi que l'indique la phrase "en me réveillant, un matin, je trouvai quelques poils blancs dans cette partie antérieure où je n'en avais pas vu jusqu'alors", le phénomène a eu lieu en l'absence d'observateur. On pourrait objecter qu'il est équivalent d'observer le phénomène lui-même, ou de constater le changement d'état qui en résulte ; ce n'est pas le cas quand différents sujets sont susceptibles d'accomplir le même changement d'état ; l'observation de la performance elle-même peut alors permettre d'identifier le sujet "responsable". Ici, le changement de couleur des poils peut se produire de deux manières, l'une lente, et impliquant la croissance du poil, l'autre "soudaine", où le poil blanchit sur toute sa longueur ; l'observation d'un poil blanchissant "soudainement" aurait permis d'affirmer l'existence de ce dernier phénomène, qui est en "question", contrairement à celle de l'autre mécanisme - lent - de blanchissement, déjà reconnue.

d'un article d'A. Siegfried", in A.J. Greimas, E. Landowski, dir., Introduction à l'analyse du discours en sciences sociales, Paris, Hachette, 1979.

Puisque la performance d'observation directe a échoué, nous sommes logiquement conduit à présupposer une situation polémique ; bien qu'il puisse sembler surprenant de parler de situation polémique dans le cas d'une observation, il nous faut imaginer que "quelque chose" a occulté le phénomène. Dans les contes, ce rôle correspond à celui d'anti-sujet, et il arrive fréquemment que le sujet (héros) soit obligé de l'affronter à plusieurs reprises avant d'en venir à bout ; un échec du sujet traduit une insuffisance de sa compétence à acquérir l'objet, face à la compétence de l'anti-sujet à le conserver. Dans le cas de M. Brown-Séquard, l'anti-sujet est le temps ; le rapport de force entre sujet et anti-sujet, qui décide de la réussite ou de l'échec de l'affrontement, est transposé, dans le cas de l'observation, en un problème d'échelles respectives de l'observateur et du cadre de la représentation : si le cadre est trop petit, on ne peut distinguer ni les unités ni leur articulation ; s'il est trop grand, l'ensemble échappe aussi au regard : le résultat est le même, la représentation n'est pas "vue". L'échec de l'observation directe du phénomène est dû, dans notre texte, à une différence d'échelle entre la durée de l'observation (en pointillé, puisqu'elle est interrompue par le sommeil de l'observateur), et le déroulement temporel du phénomène à observer.

La suite du texte, après l'échec initial, montre la triPLICATION de l'épreuve, comme dans les meilleurs contes : "J'eus alors l'idée" marque le commencement du récit de la seconde épreuve ; "Le résultat n'était pas douteux : cependant..." celui de la troisième. La compétence est acquise par un changement de stratégie : après son échec, M. Brown-Séquard renonce au rôle de sujet cherchant à se conjoindre au phénomène de blanchissement soudain par l'observation directe ; il met en œuvre diverses compétences qui relèvent du rôle actantiel de Destinateur (déléguer des sujets et opérer des sanctions sur leurs performances) et fait du temps son allié alors qu'il était auparavant anti-sujet (1) ; il occupe également une position de Destinataire, bénéficiant des expériences, qui démontrent.

(1) On pourrait reprendre, pour rendre compte des deux positions occupées successivement par le "temps" dans ce texte, les anciennes dénominations d'opposant et d'adjuvant ; il paraît toutefois plus simple, depuis que les modalités ont été élaborées, de supprimer ces rôles actantiels du schéma narratif et d'intégrer opposant et adjuvant dans la modalité de /pouvoir faire/ de l'anti-sujet et du sujet respectivement ; en effet, on peut admettre que la modalisation d'un actant puisse être manifestée figurativement aussi bien par la possession d'un objet (modal) que par la collaboration d'un acteur compétent. (V. Langages, 43, 1976.)

Ce changement de stratégie est sensible dans la nature des verbes d'action utilisés : ce n'est plus "je commençai à observer", mais "je trouvai" ou "j'eus l'occasion de voir".

Il serait possible de décrire le détail des deuxième et troisième épreuves à l'aide du schéma narratif proposé au début du point II, 4 ; cependant, la description est plus simple quand elle exploite les possibilités d'un autre modèle, utilisé généralement pour rendre compte de la transmission d'objets de type cognitif. Avant de passer à l'exposé de ce modèle, nous allons procéder au découpage du récit englobé grâce aux remarques que le caractère prévisionnel du schéma narratif nous a permis de faire.

Découpage du récit englobé

3	Au mois d'août En me réveillant J'eus alors l'idée	}	Compétence de type /pouvoir faire/ : localisation spatio-temporelle de la représentation, "déplacement" de l'observateur dans le temps.
		}	Echec et sanction de la première épreuve.
		}	Deuxième épreuve (avec changement de stratégie) .
4	Le résultat de l'expérience n'était pas douteux : cependant	}	Sanction de la deuxième épreuve et troisième épreuve.
5	J'étais alors dans mon état	}	Sanction de la troisième épreuve (?)

On peut remarquer que l'exploration du texte à l'aide du schéma narratif défini plus haut n'est pas entièrement satisfaisante. D'une part, le paragraphe 5

qui occupe narrativement la place d'une sanction (celle de la troisième épreuve) ne présente pas la forme des sanctions rencontrées habituellement : il ne porte ni sur la compétence du sujet observateur, ni sur les performances de ses sujets délégués. D'autre part, si le récit englobé raconte l'acquisition du /pouvoir faire/ et la série des épreuves traversées par le héros, le début et la fin du texte doivent pouvoir être décrits comme manipulation et sanction respectivement ; on peut en effet rendre compte de la "question" posée au début du paragraphe 1 comme d'une figure particulière de manipulation, mais le paragraphe 2, traitant des affirmations qui "viennent de personnes sans autorité scientifique" échappe à l'analyse. Le paragraphe 6, qui tient la place d'une sanction, pose les mêmes problèmes que le paragraphe 5. Enfin, le syncrétisme actoriel, que nous avons déjà souligné, rend problématique l'identification du Destinateur.

Ces difficultés justifient que nous recourions maintenant à un troisième modèle.

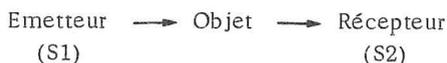
II. 5. Modèle de faire informatif pour la circulation de l'objet : auteur et lecteur

Le modèle suivant a été proposé par le C.A.D.I.R. dans Sémiotique et Bible (1). Son grand intérêt réside dans le fait qu'il contourne la difficulté qui se présente chaque fois que l'on traite d'objets cognitifs, tels que des informations : de tels objets, dits "participatifs" ne sont pas perdus pour ceux qui les communiquent, contrairement aux objets pragmatiques ; il est alors difficile de traiter du changement d'état des sujets en présence dans la communication. Dans le modèle proposé, au contraire, l'accent est mis sur l'émission et la réception de l'objet "message" ; on peut donc aisément distinguer des différences d'état des sujets, selon qu'ils ont ou n'ont pas "émis", et selon qu'ils ont ou n'ont pas "reçu" de message, sans faire référence à l'augmentation, ou à la diminution de leur espace cognitif, toujours problématique, puisqu'une information peut être oubliée ou négligée.

Ce modèle est caractérisé par la présence de deux sujets, l'un émetteur, l'autre récepteur, et de deux performances, émettre et recevoir. Ces deux performances, constituant le faire informatif proprement dit, sont éventuellement

(1) Cf. "Eléments d'analyse", Sémiotique et Bible (Centre d'Analyse du Discours Religieux, Lyon), 1979, n° 16, p. 5 ou 1980, n° 19, p. 4.

accompagnées d'un faire persuasif de la part de l'émetteur et d'un faire interprétatif de la part du récepteur. Il peut être représenté de la façon suivante :



Il paraît logique d'utiliser ce modèle pour traiter de la communication par un auteur d'une démonstration à un lecteur. Chacune des deux performances, émettre et recevoir, peut être représentée par le passage de l'actant correspondant d'un état 1 à un état 2 ; ainsi, pour le faire émissif :

$$\text{a) faire émissif : } F (S1) [(S1 \cap O) \longrightarrow (S1 \cup O)]$$

Cette performance présuppose une situation initiale où l'émetteur (S1) est conjoint à l'objet ; si on applique le modèle à la partie du paragraphe 2 qui énonce : "Je me propose seulement de rapporter quelques expériences...", cette condition de la performance émissive est bien remplie, et les paragraphes 3, 4 et 5 décrivent la manière dont le "je" s'est préalablement conjoint à l'objet "expériences..."

Le faire réceptif présuppose la condition symétrique de la première, c'est-à-dire que S2 soit initialement disjoint de l'objet :

$$\text{b) faire réceptif : } F (S2) [(S2 \cup O) \longrightarrow (S2 \cap O)]$$

Est-ce bien le cas dans notre texte ? S2, le lecteur implicite, est bien disjoint de l'objet qu'on pourrait désigner comme expériences ; cependant "expériences" n'est qu'un objet à valeur modale, engagé dans un programme d'usage pour la transmission d'une information sur l'existence d'un mécanisme de blanchissement soudain des poils ; de celle-ci, l'énonciataire supposé n'est pas disjoint : "des faits semblent montrer" (§ 1), et le récepteur a déjà été conjoint à cet objet par un autre émetteur ("On a même affirmé...").

Comment l'énonciateur peut-il alors affirmer que "c'est encore une question de savoir...", puisque la "question" est une figure de disjonction du sujet et de l'objet ? La solution se trouve au paragraphe 2 : la "foi" dans les assertions, la confiance dans les "personnes n'ayant aucune autorité scientifique" sont repoussées par l'auteur hors de la sphère du scientifique. Ou bien S2 y ajoute foi, et s'exclut du même coup comme récepteur compétent de la "démonstration" (scientifique), ou bien il s'accorde avec l'auteur sur le caractère "douteux" de ces "faits qui semblent montrer...", et se pose alors effectivement la question précédemment formulée... et se trouve bien disjoint de toute information (valable).

C'est donc la qualité de la conjonction du sujet S2 à l'objet qui est en jeu dans les paragraphes 1 et 2. Une conjonction "non scientifique" est posée comme dysphorique, et équivalente à une disjonction ; le système d'opposition qui rend compte de l'axiologisation de l'univers cognitif peut se résumer comme suit :

	"non scientifique" (-)	"scientifique" (+)
faire de l'émetteur	: affirmer	rapporter des expériences
objet émis	: faits qui "semblent montrer"	démonstration
état du récepteur	: doute, question	certitude

On peut se demander s'il s'agit, dans les paragraphes 1 et 2, du rappel d'un contrat de type fiduciaire, fondé sur une même axiologisation des pratiques cognitives qui paraît indispensable à une "bonne" transmission (assurant en quelque sorte qu'émetteur et récepteur sont sur la même longueur d'ondes) ou s'il s'agit d'une manipulation destinée à obtenir que le récepteur se disjoigne du premier message afin d'être en mesure de se conjoindre au second ; la manipulation consisterait alors à dévaloriser l'objet "affirmations", ou même à lui donner une valeur très dysphorique par suite de l'incompétence des émetteurs, qui ont pu inventer ; incompétence si probable que l'auteur ne veut même pas en discuter (cf. la note sur "l'état de la science à ce sujet") ; toutefois, dans cette hypothèse, la "question" devrait suivre la manipulation, et non la précéder. J'ai montré que Claude Bernard introduisait par un procédé similaire ses expériences sur l'origine du sucre dans le foie (1) : il pose d'emblée une alternative présentant deux sources possibles de sucre sur un pied d'égalité, et disqualifie seulement ensuite les auteurs qui ont exclu le terme de l'alternative que ses expériences finalement démontrent.

Si la démarche énonciative de notre texte consistait à poser d'abord le manque de crédibilité des "personnes n'ayant aucune autorité scientifique", puis, comme une conclusion, l'ignorance sur l'existence du phénomène de blanchissement rapide des poils, il semble que cette démarche pourrait nettement être caractérisée comme "faire savoir" (au sens où nous l'avons défini dans l'introduction, par l'absence de controverse) ; l'étape suivante de ce faire-savoir serait alors l'affirmation de la confiance qu'on peut avoir dans les résultats de l'auteur, qui apporte la connaissance, puisqu'il a, lui, une autorité scientifique.

(1) F. Bastide, "Le foie lavé. Approche sémiotique d'un texte de sciences expérimentales", Documents de recherche du G.R.S.L., I, 7, 1979.

Bien que le caractère péremptoire, voire outrecuidant, du paragraphe 2 invite à une telle lecture, il reste, néanmoins, que le paragraphe 6, avec l'absence du "je" et une formulation négative (Brown-Séquard écrit "Ces expériences mettent hors de doute", alors qu'on pourrait penser à une formule du type "ces expériences montrent en toute certitude") semble faire place au lecteur, et à sa propre évaluation. D'autre part, la "question" par laquelle le texte commence est, en fait, une alternative : le phénomène existe-t-il ? ou n'existe-t-il pas ? La possibilité de l'inexistence provient du fait qu'on ne peut complètement se fier aux témoignages des profanes. Le "doute", qui consiste ici à maintenir la balance égale entre les deux possibilités, existence et inexistence, est constamment présent dans les paragraphes 3, 4 et 5, comme nous le verrons par une analyse plus détaillée. Conformité à un système de valeurs scientifiques qui préconise le doute systématique, masquant incomplètement la démarche d'un chercheur sûr de son fait ? Peu importe ; puisque l'alternative introduite au début du paragraphe 1 sous-tend l'ensemble du texte, jusqu'au dernier paragraphe, où elle est résolue par le choix de l'un des termes, nous caractériserons cette démarche comme un effet de sens "faire croire". Pour éviter toute ambiguïté, il faut bien remarquer que le "faire-croire", ainsi défini, n'est que l'une des manifestations possibles du faire persuasif, qui est une manipulation cognitive effectuée par le sujet émetteur du "message", et destinée à ce que le récepteur valorise celui-ci.

II. 6. Application du modèle de faire informatif au problème de l'observateur

M. Brown-Séquard décrit, dans le récit englobé des paragraphes 3 à 5, ce qu'il "observe", ce qu'il "trouve", ce qui se "montre" ; ces expressions sont, sur la dimension cognitive, les figures (visuelles) d'un faire réceptif (1) ; elles correspondent en effet à "écouter", pour un "message" oral, ou "lire", pour un message écrit. Cependant, ce que l'on "voit" ne peut être aussi aisément décrit comme "message" que ce que l'on écoute ou lit ; nous avons insisté au point 1 sur le travail de cadrage, qui nous a conduit à désigner comme "représentation" ce type de message visuel. Ce que l'observateur "reçoit" est donc un produit élaboré. Dans le cas d'un message verbal ou écrit, l'élaboration du message est faite par l'émetteur ; on ne peut prêter un tel rôle au "monde naturel" quand celui-ci est considéré comme émetteur, et il doit donc nécessairement être assumé par le récepteur ; ce dernier, dans le domaine des sciences expérimentales,

(1) E. Landowski, "Jeux optiques. Exploration d'une dimension figurative de la communication", Documents du G.R.S.L., III, 22, 1981.

est donc non seulement observateur, mais "metteur en scène". Ce rôle actif rendait pertinente la description de l'acteur "je" des paragraphes 3 à 5 en tant que sujet d'un schéma narratif, devant aller chercher dans un espace étranger un objet qui était la visualisation du changement de couleur des poils de barbe sur toute leur longueur, bien que l'objet en question ne puisse pas être considéré comme pragmatique ; en tant que représentation d'un procès, cet "objet" comprenait simultanément le sujet opérateur, le faire et l'objet produit. Cependant, nous avons vu au point 4 que le sujet échoue à la première épreuve, et ne réussit par la suite que grâce à un changement de stratégie. La nouvelle stratégie consiste à dissocier l'objet produit (le poil blanc) du procès de blanchissement que l'on renonce à observer. Ce procès prend donc rang d'émetteur, et le poil blanc peut être considéré comme "message" : en effet, c'est une marque indiquant que le procès a bien été accompli, quel que soit le moment de son accomplissement, et l'anti-sujet (le temps), responsable de l'échec de la première épreuve, se trouve neutralisé grâce à cette mémoire, qui peut tenir lieu d'observation directe de la performance. Outre que le modèle de faire informatif paraît plus approprié pour rendre compte d'un objet produit (dans une émission) que le schéma narratif (qui représente plutôt la circulation entre actants d'un objet qui ne subit pas de modifications), il devrait permettre, appliqué aux deuxième et troisième épreuves, de décrire précisément les actions du "je", en termes de faire réceptif et de faire interprétatif.

On peut remarquer cependant que la première "épreuve" (par commodité, nous gardons cette dénomination, qui renvoie à la segmentation établie au point 4) pouvait aussi être interprétée dans le cadre du faire informatif comme une tentative de communication ; si elle avait réussi, elle aurait été caractérisée comme une communication directe, où les deux actants émetteur et récepteur sont présents ensemble, dans le même espace et dans le même temps ; au contraire les "épreuves" 2 et 3 mettent en œuvre une communication différée, où le "message" traverse le délai séparant l'émission de la réception. La communication directe ne supprime pas les problèmes de faire persuasif et de faire interprétatif entourant l'émission et la réception de l'objet-message, mais elle évite au moins l'interrogation de l'émetteur sur l'identité du récepteur, qu'il voit (dans une communication différée, le message peut tomber en de mauvaises mains !) et l'interrogation symétrique du récepteur sur l'identité de l'émetteur. En outre, dans la communication différée, le message peut être altéré et même complètement transformé au cours de son transfert de l'émetteur au récepteur, par l'intervention d'émetteurs et de récepteurs "parasites", qui ajoutent ou soustraient des éléments à celui-ci. Pour rendre compte de telles complications narratives, qui

peuvent avoir pour conséquence l'échec de la communication, il est nécessaire d'introduire dans un modèle suffisamment général de communication des situations polémiques : compétition de plusieurs émetteurs pour le même récepteur, compétition de plusieurs récepteurs pour le même émetteur (1). Dans les pages qui suivent, nous proposerons précisément un essai d'application de tels modèles polémiques à la description syntaxique du "faire-croire" dans notre texte.

III. UNE COMMUNICATION DIFFEREE

III.1. Les communications parasites : le problème des poils bicolores

Un des avatars de la communication différée est la substitution du message par un autre, comme cela a été mis en évidence par J. Courtés dans son étude du motif de la "lettre" (2). Heureusement, si n'importe qui peut produire des lettres, il n'y a que peu d'émetteurs susceptibles de produire des poils blancs ; il y en a deux, en fait : le procès de blanchissement soudain (dont l'existence est en question), et le mécanisme reconnu, où la racine fabrique à partir d'un certain moment du poil sans le colorer, de sorte qu'on a des poils bicolores : ce qui a poussé avant un certain moment est noir, ce qui a poussé après est blanc ; voir un poil blanc dans sa barbe ne renseigne pas sur son histoire : ce peut être un poil qui a blanchi d'un seul coup (performance du premier émetteur), ce peut être un poil anciennement bicolore (performance du second émetteur) dont, en taillant sa barbe, on a coupé la partie noire. Voir un poil blanc est donc dépourvu de signification ; c'est l'expérience qui donne à l'observation d'un poil blanc la signification de montrer/démontrer l'existence du procès de blanchissement soudain.

Par similitude avec les contes, on pourrait dire que le second émetteur est le "traître" qui fait semblant d'avoir accompli la performance de blanchissement soudain, et que l'expérience est le tri - la sanction - qui permet de démasquer le traître et de reconnaître le héros.

(1) Le fait que l'on puisse exploiter, pour rendre compte des mêmes passages, aussi bien le schéma narratif de la dimension pragmatique qu'un modèle de faire informatif, à condition d'introduire dans ce dernier des situations polémiques, tend à suggérer que ces deux modèles sont des manifestations, simplifiées par le syncrétisme actoriel et la répartition des modalités, d'un modèle plus général et plus complet dont tous les éléments seraient rarement exploités dans un récit.

(2) J. Courtés, "La 'lettre' dans le conte populaire merveilleux", Documents du G.R.S.L., 9 et 10, 1979, et 14, 1980.

Plus prosaïquement (mais non moins sémiotiquement), on peut dire que l'objet message (la représentation) se présente comme indifférencié du point de vue de la signification, puisqu'il y a deux émetteurs possibles ; l'expérience consiste à en éliminer un, de sorte que l'objet soit différencié, et qu'il signifie sans équivoque l'existence (ou la non existence) du mécanisme recherché.

C'est le temps, sous la forme d'un délai, qui sert de facteur de tri ; le délai d'attente de quelques jours (deux à cinq) est incompatible avec la manifestation d'un procès de blanchissement progressif, qui prendrait beaucoup plus longtemps, puisqu'il implique la croissance du poil et la taille de la barbe. D'ailleurs, M. Brown-Séguard n'omet pas de préciser qu'il est en mesure de reconnaître cette performance : il signale par deux fois la présence de poils bicolores "blancs seulement au voisinage de leur racine" (§ 3 et 4). C'est donc le délai court qui donne au fait de trouver de nouveaux poils blancs une signification. La signification apparaît construite comme pourrait être construit un système semi-symbolique (au sens où J. -M. Floch (1) emploie ce terme dans l'analyse des tableaux ou des photographies). Un système symbolique, en mathématiques par exemple, fait correspondre un "symbole" à une unité du plan de la manifestation ; un système semi-symbolique fait correspondre une catégorie du plan de l'expression à une catégorie du plan du contenu : par exemple, dans la perspective classique, le haut et le bas d'un tableau reçoivent la signification de "loin" et de "près" (bien qu'ils soient à la même distance du spectateur). Le système semi-symbolique de la perspective est une convention ; ici, au contraire, la signification du système est construite, et nous avons vu comment : un délai court signifie l'intervention du mécanisme de blanchissement soudain, tandis qu'un délai long peut correspondre à l'un comme à l'autre des deux mécanismes ; l'attente comblée correspondant à un délai court reçoit donc le sens de l'existence du mécanisme de blanchissement rapide, qui, dans la première épreuve, dépendait de l'observation directe du changement de couleur du poil. C'est ainsi que l'échec est transformé en réussite.

III. 2. Les communications parasites : oubli et confusion

Mais toute cette construction repose sur le fait qu'on ait réellement vu quelques poils blancs au bout de deux jours de délai d'attente. C'est à quoi servent, comme on va voir, tous les détails concernant l'extirpation, le nombre et

(1) J. -M. Floch, "Sémiotique poétique et discours mythique en photographie. Analyse d'un 'nu' d'E. Boubat", Documents de travail et pré-publications, Centre international de sémiotique et de linguistique, Université d'Urbino, n° 95, 1980.

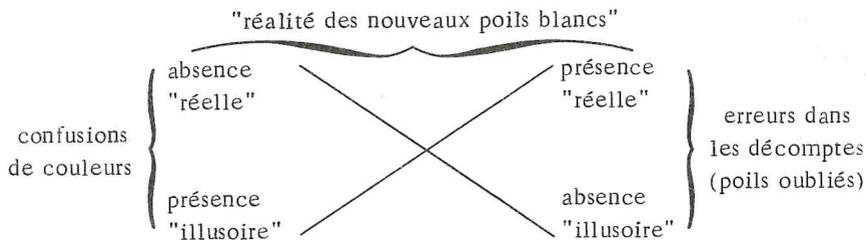
la couleur des poils : ils ne sont pas destinés à créer un effet de sens de réalité, mais à argumenter ; en effet, il faut montrer que ces poils blancs, apparus au bout de deux jours, sont bien nouveaux, et donc (a) qu'ils n'étaient pas présents dès avant le commencement de l'expérience, (b) qu'ils sont bien réellement présents à la fin. Il y a deux causes d'erreur possibles.

1. La confusion d'un poil blanchi avec un autre serait une cause d'erreur possible si la barbe était blonde ; mais cette confusion est rendue invraisemblable par les détails sur la couleur des poils, noirs ou brun foncé sur toute leur longueur ; cette coloration initiale assure donc M. Brown-Séguard d'une compétence en quelque sorte sémantique à faire la distinction entre les nouveaux poils (blancs) et les autres. D'autre part, il ne peut confondre ces poils blancs avec les poils bicolores produits par le procès de blanchissement lent, puisque celui-ci commence à peine, et que les poils concernés sont blancs seulement au voisinage de la racine ; s'ils étaient blancs sur les trois-quarts de leur longueur, l'erreur serait possible, et on voit maintenant la grande importance que revêt le choix d'un espace (la moitié antérieure des deux joues) où le processus de blanchissement ne fait que commencer.

2. L'autre cause d'erreur serait d'avoir oublié des poils blancs à la première observation, et, en les découvrant deux jours plus tard, de les prendre pour des poils nouvellement blanchis. La défense contre l'imputation d'une telle erreur se trouve dans les détails concernant le nombre de poils (il y en a si peu qu'il est difficile de penser qu'on puisse en oublier), et dans la technique "d'extirpation" (si on les arrache à mesure, il est improbable d'en compter un deux fois) ; il s'agit cette fois d'une compétence en quelque sorte syntagmatique (ou programmatique) à organiser des conditions de comptage avec des risques d'erreur minimisés.

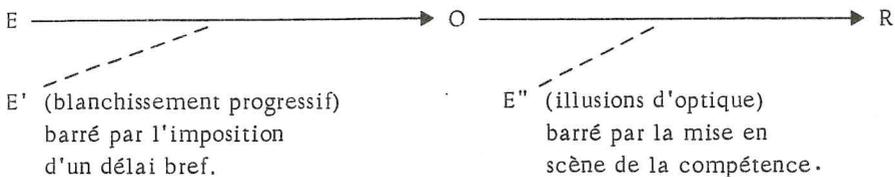
Toute cette opération, avec ses deux types de compétence mises en œuvre peut être décrite comme l'obtention d'un bon "contraste" : faire apparaître clairement un objet sur un fond aussi neutre que possible. On peut résumer cette opération de deux façons.

1. Par un carré de type véridictoire opposant présence et absence "réelles de poils blancs à présence et absence "illusoires", nées de l'oubli dans les décomptes, ou de confusions de couleurs :



Seule l'absence "réelle" de poils blancs au début du délai d'attente et la présence "réelle" de poils blancs à la fin est attribuable au mécanisme de blanchissement soudain (si le délai est court) ; les autres combinaisons ne permettent pas une distinction entre les deux mécanismes de blanchissement des poils. On a donc, par la combinaison ordonnée dans le temps des positions absence (avant) et présence (après), construction d'un carré de second ordre qui permet de représenter le raisonnement implicite qui nous vaut cette abondance de détails.

2. On peut aussi représenter cette argumentation implicite comme la négation d'interférences possibles sur le schéma représentant la communication : par rapport à l'émetteur "procès de blanchissement soudain" (E), le mécanisme de blanchissement lent peut être placé comme un émetteur en compétition, qui brouille l'objet message (la signification de l'apparition de nouveaux poils blancs) : cet émetteur parasite (E') est empêché d'émettre par la fixation d'un délai d'attente bref. Les illusions d'optique (confusions de couleurs et erreurs dans les décomptes) susceptibles de retirer également toute signification à l'apparition de poils blancs peuvent aussi être considérées comme émetteur parasite (E''), plus proche du récepteur (R), et dont l'intervention éventuelle ne peut être supprimée aussi aisément que dans le cas de l'interférence du mécanisme de blanchissement lent des poils : la voie par laquelle il pourrait interférer est barrée indirectement, par la mise en scène des diverses compétences du récepteur à se garder de l'"illusion".



Ce schéma développé de la communication (nécessaire quand la communication est différée), pourrait être complété par l'occurrence de récepteurs parasites

soustrayant tout ou partie du message avant sa réception, ce qui pourrait constituer une autre forme d'erreur non évoquée dans ce texte ; on peut remarquer que ces développements reviennent à l'introduction de situations polémiques dans le schéma de la communication, ou encore à l'introduction d'anti-programmes analogues à ceux qu'on introduit dans le schéma narratif de la dimension pragmatique : si le récepteur parasite équivaut à l'anti-sujet (cf. le "dragon" du conte populaire) qui soustrait l'objet valeur, l'émetteur parasite, quant à lui, peut être assimilé au "traître", qui fait comme s'il avait accompli la performance. Toutefois, et c'est ce qui fait la différence, le dragon n'enlève pas un morceau de la fille du roi, il l'enlève tout entière ; le traître n'a pas fait une partie de la performance, il n'a rien fait du tout ; au contraire les anti-programmes d'émission et de réception parasite que nous avons ajoutés au faire informatif retentissent tous sur l'objet circulant, qui doit être considéré comme le résultat de l'émission, moins ce qui est soustrait par les récepteurs parasites, et plus ce qui est ajouté par les émetteurs interférents ; c'est donc un objet à la fois complexe et peut-être incomplet qui est reçu par le récepteur en fin de parcours dans la communication différée. Le jeu du "téléphone", dans lequel une phrase circule de bouche à oreille, fournit une bonne image de la communication différée, mais les joueurs sont en mesure de comparer la signification de la phrase finalement reçue avec celle de la phrase initialement émise pour évaluer (par le rire) les déformations introduites, ce qui n'est évidemment pas le cas du récepteur d'un message "naturel".

III. 3. Les communications parasites : le hasard

Une autre façon de restreindre la signification de l'apparition de nouveaux poils blancs (qui repose sur l'équation nouveaux poils blancs = existence du mécanisme de blanchissement soudain) serait le caractère exceptionnel ou accidentel de cet événement : ce pourrait être un cas particulier, un événement local qui s'est produit à un moment donné pour une cause indéterminée ; ce nouveau producteur d'événements, complètement inconnu, est en général dénommé "hasard" ; son intervention ne mettrait pas en cause l'existence d'un mécanisme de blanchissement soudain, il mettrait en cause son importance et son caractère de généralité hors du point précis où il serait apparu dans la barbe du savant. On ne peut éliminer un tel anti-sujet aussi facilement que le mécanisme de blanchissement lent, par un piège temporel, puisque précisément on ne le connaît pas ; toutefois, par la répétition de l'expérience, on peut circonscrire ses interventions, puisque, par définition (ou par son rôle thématique de "hasard"), il est tantôt présent, tantôt absent, et plus souvent absent que présent, de sorte que ce qui se répète est ce qui se produit en son absence.

La réussite de la répétition permet aussi à M. Brown-Séguard de dire que le phénomène a eu lieu pour "un certain nombre de poils" (ce qui serait ridicule après en avoir trouvé trois à droite et deux à gauche) et de mettre en rapport ce qui s'est passé dans sa barbe avec les affirmations du § 1 qui concernent tout ou partie de la barbe ou de la chevelure ; c'est aussi ce qui lui permet d'affirmer que le blanchissement se fait en une nuit ou moins d'une nuit ; sans la répétition, on pourrait simplement objecter qu'il a manqué d'attention la veille au soir dans son observation. L'élimination du hasard permet donc un certain degré de généralisation des résultats. S'il y a eu, à l'occasion de la première et de la seconde épreuves, une localisation spatio-temporelle très étroite pour la "représentation" du mécanisme de blanchissement soudain, qu'on pourrait interpréter comme un "cadragé", on assiste, grâce à la répétition, à une sorte de décadragé progressif préparant l'extension de l'existence du mécanisme à d'autres temps, lieux et acteurs.

III.4. La reconnaissance de l'émetteur dans la communication différée

Nous avons jusqu'ici laissé de côté le paragraphe 5 : il faut maintenant voir si le modèle utilisé nous permet d'en rendre compte.

On peut imaginer deux types de parcours émission-réception : l'un où l'émission dépend de l'initiative de l'émetteur et intervient comme une surprise pour le récepteur, qui se trouve inopinément conjoint à l'objet ; un tel parcours est représenté, par exemple, par une "apparition" dans la préface de Dumézil étudiée par A.J. Greimas (1). L'autre serait un parcours où le récepteur a, en quelque sorte, l'initiative : il a une connaissance préalable de l'émetteur et attend spécifiquement son émission ; une telle attente, réception "active", par rapport à la surprise du premier type de réception, suppose qu'un contrat existe au préalable entre l'émetteur et le récepteur ; ce contrat peut être très général (par exemple, en tournant le bouton d'une radio dans un certain domaine d'heures et de fréquences, on obtient une émission), à disposition de tous les récepteurs potentiels ; il peut être dépendant d'une communication préalable entre deux acteurs précis et deux cas peuvent alors se présenter : (a) au cours de cette communication préalable, le récepteur potentiel a formulé une demande, posé une question, ou même, sur le plan pragmatique, fait un prêt ou mis un objet en dépôt, prenant à cette occasion le rôle d'émetteur ; (b) l'émetteur, au cours de la communication préalable, a fait la promesse de donner une information ou un objet.

(1) A.J. Greimas, "Des accidents dans les sciences dites humaines. Analyse d'un texte de Georges Dumézil", in A.J. Greimas, E. Landowski, dir., op. cit.

Les deux types de parcours émission-réception, caractérisés comme "surprise" et "attente" d'après la situation du récepteur devant la performance d'émission réalisée, entraînent évidemment de la part de celui-ci des faire interprétatifs de nature différente, au moins quand il s'agit de communication différée : dans le cas de la "surprise", le problème majeur sera d'identifier l'émetteur, car la valeur d'un objet est essentiellement fonction de la compétence reconnue à l'émetteur quand il s'agit d'un "message" (un ordre, ou une information) ; dans le cas de l'"attente", au contraire, l'identité et la compétence de l'émetteur dont est attendu le message est préalablement connue ; le faire interprétatif consistera donc à vérifier si le message reçu est "authentique", c'est-à-dire s'il provient bien, et dans sa totalité, de l'émetteur choisi, ou encore, s'il est conforme à l'objet mentionné dans le contrat préalable.

Le début du paragraphe 3 peut être interprété comme une "surprise" de la part du récepteur "je" : "Au mois d'août 1862, je commençai à observer l'apparition. . ." ; comme l'émission est répétitive, le premier essai d'identification du procès "émetteur" de poils blancs consiste à le visualiser, au cours d'une communication directe, et non pas différée ; c'est la première épreuve, qui échoue. Mais dès ce moment là, une sorte de contrat implicite est conclu avec la "nature" : le processus d'émission se reproduira (promesse) et la barbe de M. Brown-Séquard va inmanquablement vers son blanchissement total. Les deux épreuves suivantes nous montrent un récepteur en position d'attente, et non plus de surprise, surveillant sa barbe soir et matin pour voir si l'émission a eu lieu. Le procès de blanchissement rapide étant identifié comme émetteur grâce au bref délai d'attente ("Je n'eus pas longtemps à attendre", § 3 ; "après un nombre de jours variant de deux à cinq", § 4), il reste à vérifier si les conditions du faire réalisé correspondaient bien à celles du contrat préalable. C'est bien ce que fait le paragraphe 5 : le contrat implicite posé au moment du "j'eus alors l'idée d'extirper tous ces derniers poils . . . et de m'assurer si d'autres semblables se montreraient bientôt" consiste à admettre que le procès de blanchissement soudain, s'il existe, doit se manifester aussi bien dans des circonstances ordinaires que dans les circonstances extraordinaires auxquelles fait allusion le paragraphe 1 ; le paragraphe 5 n'est guère plus explicite, mais, d'après les considérations qu'avance l'auteur sur son état "ordinaire de santé", et sur l'absence de "causes morales extraordinaires", on imagine sans peine des récits de blanchissement soudain lié à de graves maladies ou à des émotions violentes. Le faire interprétatif du paragraphe 5 ne porte donc ni sur "l'authenticité" de l'objet (cela a été fait auparavant, aux paragraphes 3 et 4) ni sur le faire émetteur et sa fréquence, mais sur la "cause" de l'émission : "celle qui, à un certain âge, fait blanchir la barbe" ; cette "cause"

est, en termes sémiotiques, le /devoir faire/ ou la figure du Destinateur manipulateur qui contraint l'émetteur à remplir le contrat en réalisant l'émission, et garantit le récepteur contre une attente vaine. Michel de Certeau, dans une communication au séminaire 1980-1981, a proposé pour cette fonction la dénomination de "répondant" (1), ce qui permettrait, dans le cadre du faire informatif, de distinguer ce rôle de celui de Destinateur, emprunté à la terminologie du schéma narratif. De la même façon que la réalisation d'une performance pré-suppose que le sujet opérateur possède une modalité actualisante (et/ou un Destinateur), une émission présupposerait un "répondant" de l'émetteur ; la reconnaissance de l'émetteur comprend donc logiquement non seulement l'identification de l'acteur émetteur proprement dit, mais aussi celle de l'acteur correspondant au "répondant". Cette identification, dans notre texte, permet la poursuite du "décadrage" (ou de la généralisation) commencée au paragraphe 4 par l'élimination du "hasard" : avec un tel "répondant", le procès de blanchissement soudain peut atteindre tous les sujets et tous les types de poils, comme le marque le paragraphe 6, qui omet la mention "chez moi" (permettant ainsi la substitution d'autres propriétaires de poils) et la mention de la "barbe", permettant d'introduire aussi la "chevelure" (§ 1).

Reste à rendre compte de la dernière phrase du paragraphe 5 : "Je n'ai pas fait l'examen microscopique des poils blanchis". Vis-à-vis de l'œil, le microscope est, pour un sujet qui cherche à voir, un instrument qui permet de passer à une autre échelle spatiale, donc d'établir des distinctions qu'il ne serait pas possible de faire à l'œil nu ; nous avons parlé de la compétence sémantique de l'œil, permettant de distinguer les poils blancs des poils noirs ou brun foncé ; le microscope aurait peut-être permis de distinguer entre poils blancs et poils blonds, ou entre différents types de poils blancs. Or, nous avons vu dans le paragraphe 3 que l'échec de la première performance pouvait être attribué à un problème d'échelle (dans le domaine de la durée, cette fois) : le phénomène de blanchissement rendait inopérantes les facultés d'observation de M. Brown-Séguard en se produisant la nuit, quand il avait les yeux fermés. On pourrait très bien imaginer de faire l'expérience d'une autre façon : l'observateur aurait pu veiller, et surveiller la nuit la barbe d'un autre sujet endormi ! Ou bien, si le phénomène était décidément trop lent pour être sensible à l'œil (comme le déplacement des aiguilles d'une montre), il aurait pu utiliser des dispositifs comme des films pris

(1) M. de Certeau, "Croire : une pratique de la différence", Documents de travail et prépublications, Centre international de sémiotique et de linguistique, Université d'Urbino, n° 106, 1981.

au ralenti, ou projetés en accéléré, de façon à changer l'échelle de temps du phénomène pour l'adapter au temps de réponse de l'œil.

On croirait au contraire que M. Brown-Séguard met son point d'honneur à rester dans les limites d'une observation sans appareillages scientifiques sophistiqués ; c'est donc une observation accessible à tous et reproductible (sous certaines conditions) par tout lecteur ; c'est ce que l'on appelle volontiers une expérience élégante, où le pouvoir séparateur, celui de différencier et de faire signifier, est entièrement dépendant de l'astuce de l'expérimentateur et non de sa richesse en appareillages (l'idée du film est bien sûr un anachronisme, mais il pouvait y avoir d'autres possibilités).

IV. CONCLUSION

L'analyse de texte à laquelle nous avons procédé suggère qu'une "démonstration" est composée de deux parties. Le récit englobé, qui a trait aux expériences (§ 3 à 5) est présenté sur le mode du "faire-savoir" : il se présente comme simple transmission d'un objet "représentation", avec un ancrage temporel et des détails précis qui produisent un effet de sens de réalité. Par contre, le discours englobant (§ 1, 2 et 6) relève du "faire-croire", puisqu'il présente l'alternative entre existence et inexistence d'un procès de blanchissement soudain, et fait choix du terme "existence". Le déroulement syntagmatique du "faire-croire" pourrait être décrit comme :

1° production par l'énonciateur d'un objet "complexe", combinaison de deux "représentations" d'origines différentes (ici, comme ces deux représentations appartiennent à une catégorie de contradictoires, existence et non existence, les faire tenir ensemble aboutit à une annulation de l'information, sous la figure de la "question") ;

2° création d'une forte dissymétrie (ou axiologisation) entre les deux "représentations" fondée sur une évaluation de leur origine (compétence et/ou "répondant" respectifs de celui qui pose a priori une présomption d'inexistence et de celui qui procède à une "démonstration" de l'existence) qui conduit au choix d'une des représentations par rapport à l'autre.

Il faut bien remarquer que, dans les textes scientifiques, l'énonciation est d'un type particulier, ce qui détermine aussi, quand on la considère comme un faire émissif, un type de faire persuasif corrélé qui est peut-être spécifique. En effet, l'énonciateur se pose en témoin du monde et de ce qui s'y passe ; il ne parle pas pour dire sa propre identité. Plus que d'autres modes d'énonciation,

celui qui consiste à traduire en mots ce qui était initialement spectacle, ou autrement dit, celui qui consiste à changer la matière de la manifestation, pose problème : celui qui écrit doit en effet poser à la fois sa compétence comme observateur (récepteur) de "la nature", et sa compétence comme auteur (réémetteur de la représentation vue) ; car tout peut être écrit, ce que l'on observe, ce que l'on imagine, et même ce que l'on s'imagine observer ; comment donc le lecteur, qui en fait ne voit rien, peut-il être persuadé de la valeur de "réalité" de ce qui est écrit ? Il lui faut croire que le "répondant" de l'énonciateur est bien "la science". En ce sens, tout article scientifique, pris globalement, est un "faire-croire", l'autre terme de l'alternative étant l'absence du répondant "la science" - et la présence d'autres répondants, comme l'ambition (qui peut entraîner la fraude, dans le domaine scientifique), mais aussi l'invention, qui conduirait à écrire de la fiction.

On peut donc penser que le faire persuasif, destiné à valoriser l'objet émis aux yeux du lecteur, comporte d'autres éléments que les effets de faire-croire que nous avons relevés ; déjà, au niveau du faire-savoir concernant les expériences, on peut remarquer que la triplification de l'épreuve, avec l'échec initial, valorise la réussite finale ; ce que nous avons appelé l'"élégance" de la démonstration joue certainement un rôle analogue ; de plus, le fait que le "faire-savoir" porte en fait sur les circonstances d'un "croire" de l'expérimentateur (choix de l'un des termes d'une alternative où les poils blancs observés proviennent soit du procès de blanchissement rapide soit de diverses autres sources, illusion, etc.) joue certainement un rôle pour accréditer l'énonciateur comme membre d'une communauté scientifique critique qui ne se laisse pas abuser par les apparences et conter n'importe quoi, et pour désarmer d'avance les doutes du lecteur.

On ne peut manquer de remarquer, en effet, l'isomorphisme qui existe entre le discours englobant et le récit englobé : dans celui-ci, M. Brown-Séquard attend, confiant, après avoir bien préparé son terrain (ses joues) la manifestation du procès de blanchissement soudain ; de la même façon, il prépare le terrain chez l'énonciataire présumé, en extirpant les croyances douteuses (ou du moins en rappelant un contrat énonciatif implicitement fondé sur l'autorité de "la science", son "répondant") et annonce à l'avance la validité de sa démonstration pour produire l'attente confiante de l'énonciataire ; on pourrait même, et l'isomorphisme serait complet, admettre que la "question" du paragraphe 1 a été posée par l'énonciataire, et rappelle le contrat préalable que l'énonciateur s'emploie actuellement à remplir. Toutefois, si on voulait appliquer à la communication de M. Brown-Séquard le schéma utilisé pour décrire la seconde

épreuve, il faudrait aussi mettre en place les anti-programmes d'émission et de réception parasites : l'énonciateur pourrait avoir ajouté ou soustrait des éléments dans sa description, et l'énonciataire pourrait négliger des informations, parce qu'elles sont compliquées ou mal expliquées ; la simplicité des moyens employés (l'"élégance" de la démonstration), et la forme de récit fidèle à l'observation que prend le "faire-savoir" dissuade en quelque sorte le lecteur d'appliquer ces mêmes réserves vis-à-vis d'une communication différée que M. Brown-Séguard applique à l'apparition de poils blancs dans sa barbe. En effet, la forme de récit utilisée permet au lecteur de s'identifier à l'observateur, et paraît propre à lui donner l'impression d'assister en personne à la représentation. D'autre part, il ne peut faire autrement que de la voir à travers le filtre du système de valeurs installé par l'énonciateur : en effet, outre l'isomorphisme (syntaxique) que nous venons de décrire, on pourrait souligner un autre isomorphisme (sémantique, celui-là) : M. Brown-Séguard, pour son observation, s'assure d'un critère de distinction qui lui permet d'identifier les poils blancs produits par le procès de blanchissement soudain par contraste avec les poils "équivoques" produits par l'un ou l'autre mécanisme : c'est un délai bref, qui permet de trancher ; de la même façon, il munit ses lecteurs d'un critère permettant de distinguer les "démonstrations expérimentales" des hypothèses ou des affirmations des profanes ; ce critère est fondé sur la très forte axiologisation d'un système où les pratiques énonciatives non scientifiques sont notées comme très dysphoriques, tandis que la "démonstration" est fortement valorisée, au point que la démonstration d'un seul chercheur suffit, semble-t-il, à donner au lecteur une certitude, alors que les multiples témoignages de personnes sans "autorité scientifique" ne produisaient qu'une présomption de l'existence du procès. Ces différents isomorphismes pourraient être caractérisés comme persuasion "oblique".

Avant de décrire les composantes du faire persuasif qui apparaissent à l'analyse de ce texte, nous avons invoqué une éventuelle spécificité de ce faire dans les textes scientifiques ; en effet, selon les définitions du faire interprétatif et du faire persuasif données en sémiotique (1), ceux-ci ne concernent que la vérité ou la fausseté du "message" ; or, à aucun moment, dans notre texte, les "faits qui semblent montrer" et les "assertions qui, pour la plupart, viennent de personnes n'ayant aucune autorité scientifique" ne sont déclarés faux ; la persuasion porte plutôt sur la valeur de "confiance" à attribuer à l'objet communiqué (valeur reposant sur la confiance que l'on peut faire à l'émetteur). Il s'agit donc plutôt

(1) A.J. Greimas, J. Courtés, *op. cit.*, articles "Interprétatif (faire)", p. 192, et "Persuasif (faire)", p. 274.

de conformité au système des valeurs que de véridiction au sens habituel ; sommes-nous donc sur une troisième dimension - la dimension fiduciaire proposée par I. Darrault (1) -, au lieu d'être simplement sur la dimension cognitive, comme on aurait pu le supposer en posant en objet d'analyse un texte scientifique de "démonstration" ?

Françoise Bastide

C. N. R. S. - E. H. E. S. S.

(1) I. Darrault, communication au séminaire de Sémantique générale, 1980-1981.

INSTITUT DE LA LANGUE FRANÇAISE

PUBLICATIONS DU TRESOR GENERAL
DE LA LANGUE FRANÇAISE

PERIODIQUES

BULLETTIN ANALYTIQUE DE LINGUISTIQUE FRANÇAISE (B. A. L. F.).
4 numéros par an.

CAHIERS DE LEXICOLOGIE. Revue internationale de lexicologie et de lexicographie, éd. JACQUES et DEMONTROND, Besançon.
2 numéros par an.

OUVRAGES ET COLLECTIONS

Parus :

BIBLIOGRAPHIE DES CHRONIQUES DE LANGAGE PARUES DANS LA PRESSE FRANÇAISE, t. I (1950-1965), 416 p. ; t. II (1966-1970), 278 p.

BIBLIOGRAPHIE DES CHRONIQUES DE LANGAGE PARUES DANS LA PRESSE DU CANADA, t. I (1950-1970), 465 p. ; t. II (1879-1949), 1007 p.

LE FRANÇAIS CONTEMPORAIN : INVENTAIRE PERMANENT DES TRAVAUX INEDITS ET DES RECHERCHES EN COURS, t. I, 842 fiches ; t. II, 572 fiches ; t. III, 695 fiches ; t. IV, 161 p.

MATERIAUX POUR L'HISTOIRE DU VOCABULAIRE FRANÇAIS : DATATIONS NOUVELLES (Nouvelle série A-Z, fasc. 1 à 19).

STRUCTURE DE L'ORTHOGRAPHE FRANÇAISE, Actes du Colloque du C. N. R. S., (Paris, 1973), présentés par N. CATACH, 205 p.

REPERTOIRE DES DICTIONNAIRES SCIENTIFIQUES ET TECHNIQUES (1950-1975), éd. du C. I. L. F., 590 p.

SOUS PRESSE

MATERIAUX POUR L'HISTOIRE DU VOCABULAIRE FRANÇAIS : DATATIONS NOUVELLES, fasc. 20.

VOLUME I (1979)

1. Jacques GENINASCA, Du bon usage de la poêle et du tamis.
2. Claude ZILBERBERG, Tâches critiques.
3. Jean-Claude COQUET, Le sujet énonçant.
4. James SACRE, Pour une définition sémiotique du maniérisme et du baroque.
5. A.J. GREIMAS, La soupe au pistou.
6. Jean-Marie FLOCH, Des couleurs du monde au discours poétique.
7. Françoise BASTIDE, Approche sémiotique d'un texte de sciences expérimentales.
8. Ivan DARRAULT, Pour une approche sémiotique de la thérapie psychomotrice.
9. Joseph COURTES, La "lettre" dans le conte populaire merveilleux (1^{re} partie).
10. Joseph COURTES, La "lettre" dans le conte populaire merveilleux (2^e partie).

VOLUME II (1980)

11. Félix THURLEMANN, La fonction de l'admiration dans l'esthétique du XVII^e siècle.
12. Eric LANDOWSKI, L'Opinion publique et ses porte-parole.
13. A.J. GREIMAS, Description et narrativité, suivi de : A propos du jeu.
14. Joseph COURTES, La "lettre" dans le conte populaire merveilleux (3^e partie).
15. Paul RICCEUR, La grammaire narrative de Greimas.
16. Jacques FONTANILLE, Le désespoir.
17. Georges MAURAND, "Le Corbeau et le Renard".
18. Madeleine ARNOLD, Ordinateur, sémiotique et "Machine molle".
19. Ignacio ASSIS DA SILVA, Une lecture de Velasquez.
20. Thomas G. PAVEL, Modèles génératifs en linguistique et en sémiotique.

VOLUME III (1981)

21. Hans-George RUPRECHT, Du formant intertextuel.
22. Eric LANDOWSKI, Jeux optiques.
23. Daniel PATTE, Carré sémiotique et syntaxe narrative.
24. Henri QUERE, Sens linguistique et ré-interprétation.
25. Michel ARRIVE, Le concept de symbole (1^{re} partie : sémio-linguistique).
26. Jean-Marie FLOCH, Sémiotique plastique et langage publicitaire.
27. A.J. GREIMAS, De la colère.